

CLIENTS PROSTITUEURS – UN « DROIT DE L'HOMME » EN QUESTION - Lorient, 23/11/17

Françoise Héritier :

« Dire que les femmes ont le droit de se vendre, c'est masquer le fait que les hommes ont le droit de les acheter. »

« Le paiement fait partie de la ruse de la domination. »

La loi du 13 avril 2016 a été l'occasion d'un débat houleux. Il est symptomatique que les médias aient oublié le volet social de la loi, à savoir les Parcours de Sortie de Prostitution, pour mettre tous les projecteurs sur leur seule obsession, la pénalisation des « clients ». Ce phénomène montre bien à quel point cette loi inédite engendre une véritable révolution culturelle.

Rappelons que les « clients » sont aujourd'hui passibles d'une amende pouvant aller jusqu'à 1.500 €.

Une immense résistance s'est levée contre cet aspect de la loi (voir le Manifeste des « 343 salauds » (19 en réalité) élégamment intitulé *Touche pas à ma pute*) : l'équivalent de la résistance opposée à la criminalisation du viol dans les années 1970, y compris par des membres de l'extrême gauche (violeurs excusés au nom de leur misère sexuelle et rejet de la « répression bourgeoise »)

Un droit de l'homme ?

Au long des siècles, a régné une immense complaisance du corps social pour ce qui serait de tout temps un « droit de l'homme » : le droit à disposer du corps des femmes, et donc de leur personne, à toute heure et en tout lieu, pour répondre à un « besoin sexuel » prétendument irréprensible ; une notion universelle, défendue dans l'ensemble des sociétés, très diverses mais fondées sur un socle commun, le patriarcat.

L'ensemble des pouvoirs (tous masculins) – politique, économique, religieux, culturel - a toujours justifié la prostitution au nom de croyances longtemps indéboulonnables : mal nécessaire, qui éviterait les viols (viols dont ces mêmes pouvoirs se fichaient pourtant absolument). Cette justification a parcouru les siècles, de Solon à St Augustin puis Nicolas Sarkozy.

La femme et ses entrailles sont la propriété de l'homme, disait le Code

Napoléon. Heureusement, le corps des femmes ne peut plus aujourd'hui être entièrement à la disposition des hommes. Mais s'il ne leur est plus autorisé de leur imposer un acte sexuel par la force, certains aimeraient pouvoir garder ce privilège par le seul moyen restant : l'argent.

Or, le patriarcat a trouvé le meilleur des alliés, le capitalisme. Les profits liés au commerce du corps des femmes font de l'industrie du sexe une des plus puissantes dans le monde (prostitution, pornographie). Certains de nos voisins européens, sans états d'âme, (Allemagne, Pays-Bas) ont promu les proxénètes hôteliers en « hommes d'affaires » et des bordels allemands proposent des forfaits tout compris et des « happy hours »... Les revenus sont faramineux.

Un comportement interrogé depuis les années 2000

Le corps des femmes (et donc leur personne, car il n'y a pas le corps d'un côté, comme un chiffon, et la personne de l'autre ; *je suis mon corps, je l'habite, et ce qu'il vit, c'est mon psychisme qui le vit*)...Le corps des femmes reste un lieu de défoulement, un « territoire » où s'exerce la sociabilité masculine : c'est particulièrement évident dans les moments d'effervescence, guerres, conflits, matchs, contrats d'affaires, touristes fuyant le quotidien et les règles en vigueur...

Cette réalité a commencé à être interrogée pour la première fois en Suède dans les années 1980 puis plus largement au tournant des années 2000. Peu à peu, les abolitionnistes françaises ont créé le mot « prostitueur » de façon à rendre visible un acteur invisible qui ne portait même pas de nom.

Des enquêtes ont été menées en Europe et dans le monde. En France, le Mouvement du Nid (avec l'Ifar) a lancé la première enquête en 2004.

Quelques éléments de l'enquête du Mouvement du Nid

Les clients prostitueurs sont des hommes ordinaires, de tous âges, tous statuts socioprofessionnels, majoritairement en couple.

Selon nos chiffres, 12,6 % des hommes français seraient « clients ». D'autres enquêtes menées dans le monde montrent une grande disparité sur ces pourcentages de « clients » selon les pays et régions du monde. Comme le disait le sociologue suédois Mansson dès 1986, la prostitution est un phénomène culturel et non naturel ; il répond à des normes sociales, d'où des écarts importants.

Toutes les enquêtes, dont celle du MdNid, font voler en éclats le mythe de l'homme seul, disgracié ou mu par des « besoins naturels ».

Le prostitueur décrit plutôt un souci de normalité, une envie de varier les expériences sexuelles, la facilité d'un rapport sans risque, sans engagement, sans responsabilité.

« Avec une prostituée on paye, on a un service, on s'en va, s'est terminé. Tandis qu'une femme, il y a toujours des contraintes. » Un client (MdN 2004).

Mu non par ses pulsions mais par des normes sociales sur la masculinité, le prostitueur agit souvent en groupe, dans le cadre d'un monde masculin traditionnel : copains, alcool, fête, armée, sports, fins de soirées...

Entre copains : il s'agit d'un rite d'appartenance (covoiturage des jeunes du sud de la France pour les bordels espagnols de *La Jonquera*), qui permet l'intégration au groupe, et peut aussi signer le privilège d'appartenir aux milieux du pouvoir (affaire du *Carlton*, DSK).

L'entre soi masculin qui s'exerce en allant voir des prostituées a une fonction de renforcement de l'identité et de la solidarité masculines. Ces hommes sont le produit d'une idéologie qui assimile masculinité et domination sexuelle des femmes. Le tout étant indissociable du mépris des femmes et du féminin : dans l'affaire du *Carlton*, elles ont été traitées de « cheptel, matos, roues de secours, poufiasses », etc).

Je n'ai pas de compte à rendre, elle n'a pas de compte à rendre. Je ne la connais pas, elle ne me connaît pas. Peut-être que dans le fond, c'est un bon moyen de ne pas être emmerdé par les gonzesses. Un client (MdN, 2004)

Violences à huis clos

Un secret a été bien gardé au long des siècles : les 1ers agresseurs des personnes prostituées, quel que soit le lieu de prostitution, sont les « clients ». Comme si le paiement les exemptait de responsabilité humaine, de tout compte à rendre. « *Il a payé, il pense qu'il a tous les droits* », dit Fiona, prostituée dans les bordels belges, qui décrit les coups de couteau et les brûlures de cigarettes (des faits dont il ne faut jamais se plaindre aux tenanciers, de peur d'être considérée comme faible, comme une pauvre fille qui ne sait pas « gérer »).

L'affaire du *Carlton*, où ces messieurs ont tenté de justifier leur goût pour

le « libertinage », a montré qu'il s'agissait d'abattage. Les jeunes femmes ont parlé de « carnage » et de « boucherie ».

Passes sans préservatif, insultes, humiliations, violences physiques, sexuelles, viols, séquestrations, menaces de mort. La prostitution est l'un des lieux les plus violents dans la société (voir sur notre site la rubrique *In Memoriam*, catalogue insoutenable des meurtres et agressions).

C'est la situation prostitutionnelle elle-même, à huis clos, qui constitue une invitation à la violence. Elle demeure un territoire d'exception où la violence est invisible et reste généralement impunie. Pour un certain nombre d'hommes, il s'agit d'un espace de lâchage, de dégazage. Ils y cherchent le droit de faire le mur. Et de tout exiger puisqu'ils ont affaire à une « pute ».

L'enquête du MDN montre un imaginaire sexuel au masculin souvent fondé sur la domination, la violence et chosification de l'autre, réduite à l'état de marchandise à consommer. Pour certains, apparaît une agressivité certaine, un désir de vengeance, voire une véritable haine des femmes.

Un bastion de l'ordre ancien

Sous les emballages subversifs qu'a intérêt à utiliser le capitalisme, la prostitution est un système fortement conservateur, un espace homosocial libéré des exigences égalitaires des femmes, où l'ordre ancien est restitué.

Elle relève d'une construction de la masculinité qui voit les femmes comme des « outils servant à confirmer la virilité » dans une société « pleine d'images présentant la femme comme un objet qui existe pour la libido des hommes. » (Mansson, 1986).

Les femmes y sont cantonnées au service, pour le plaisir masculin, un rôle traditionnel de plus en plus remis en cause dans nos sociétés contemporaines.

Les enquêtes – et notamment MDN 2004 - confirment à quel point ces hommes sont pétris de représentations archaïques, de stéréotypes sur les femmes, les hommes et la sexualité.

Les conséquences sont lourdes pour toutes les femmes.

Avec un billet, le prostitueur réduit à néant leur droit, pourtant chèrement acquis, de dire non et d'affirmer leur propre désir.

Une publicité pour un « club », diffusée sur des radios espagnoles, vaut mieux que tous les discours.

Elle ne demande rien. Si tu couches avec une de ses amies, elle ne dira rien. Si tu ne comprends pas ce qu'elle dit, aucune importance. Elle peut t'attendre 12 heures par jour et être disponible. Elle ne te demandera pas d'où tu viens, ni avec qui tu étais. Si tu as une éjaculation précoce, elle sera encore plus satisfaite. Tu peux lui demander n'importe quoi, elle ne se fâchera pas. Tu n'auras pas à supporter sa famille.

En finir avec l'impunité des prostitueurs

Les travaux menés dessinent une sphère centrée sur des normes masculines traditionnelles, véritable impasse pour l'égalité entre les femmes et les hommes et accélérateur des violences.

Dans la prostitution, certains hommes trouvaient le dernier espace qui les protégeait du devoir de répondre de leurs actes : les violences et humiliations qu'ils exerçaient étaient objets de déni au prétexte qu'ils avaient payé.

Des arguments multiples militent désormais pour la responsabilisation pénale des clients prostitueurs

- Les proportions alarmantes de la traite des femmes à travers le monde sont de leur responsabilité puisqu'elle est censée répondre à leurs prétendus « besoins ». Des textes européens et internationaux exigent désormais d'en finir avec la « demande » dans le but de faire reculer la traite des êtres humains.

- Les troubles physiques et psychiques endurés par les personnes prostituées, de mieux en mieux documentés (dissociation, traumatismes) sont également dus à leur comportement.

- L'exigence de cohérence pousse nos sociétés à remettre en cause tout ce qui maintient la mise à disposition du corps des femmes au profit des hommes.

En toute logique, après le droit de cuissage et le harcèlement sexuel (accès sexuel obtenu par le pouvoir), après le viol (obtenu par la force), ce « droit sexuel » masculin conféré par l'argent ne peut plus être défendu.

A l'heure où le mouvement *metoo* condamne toutes les formes de

harcèlement sexuel, comment continuer à défendre le harcèlement rémunéré ?

Enfin, le stéréotype de la prostituée nuit à la crédibilité des femmes dans le champ social, elle entretient l'idée qu'elles n'ont pas leur place dans les sphères du savoir et du pouvoir.

La nouvelle loi porte donc en elle un vrai projet d'émancipation : libérer la sexualité, non seulement de l'ordre moral et de la violence, mais aussi du carcan du marché.

Il est temps de poser la question de nos modèles éducatifs qui restent sexués et inégaux et celle de l'apprentissage traditionnel de la sexualité masculine, réactualisé par la pornographie et les médias.

Le MduNid croit en la vertu éducative des lois.

Alors qu'en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas, le message passé aux proxénètes par l'Etat est « Recrutez, les profits sont sans limites ! » et aux clients prostitueurs, « Servez-vous, elles sont là pour ça ! », le message envoyé par l'Etat suédois et désormais par l'Etat français est le suivant : « On n'achète pas le corps d'autrui ».

A nous d'affirmer notre choix entre un pays (l'Allemagne) où le jeune bachelier fonce au bordel pour « fêter ça » et un autre (la Suède et maintenant la France) où les garçons grandissent avec l'idée que les filles sont leurs égales et non des objets sexuels à disposition.

A LIRE

www.prostitutionetsociete.fr

Références sur enquête MdNid, et autres études dont celle de Mansson

de Claudine Legardinier

- *Prostitution, une guerre contre les femmes*, Syllepse, 2015.
- *Les clients de la prostitution, l'enquête*, en collaboration avec le sociologue Saïd Bouamama, Presses de la Renaissance, 2006.
- *Prostitution et Société*, revue du Mouvement du Nid (Clichy)